

*Quentin Durward*, que l'on joue en ce moment à l'Opéra-Comique, fait partie, de même que le *Carnaval de Venise*, déjà oublié, hélas! de la succession de M. Emile Perrin. Peu à peu nous verrons passer sous nos yeux toutes les richesses de cette succession; et ce n'est que lorsqu'elles seront épuisées que M. Roqueplan, devenu tout à fait responsable de ses actes, pourra se livrer aux mille caprices de sa fantaisie, et montrer qu'en changeant de résidence il n'a rien perdu de son expérience et de son habileté passées.

L'idée de tailler une pièce dans un roman célèbre n'est pas une idée neuve; cette manière de procéder est peut-être plus commune aujourd'hui qu'elle ne l'a été à aucune époque; mais on ne peut vraiment reprocher à des auteurs qui, par pure modestie, doutent un moment de leur imagination, de recourir à l'imagination d'un autre et de se tailler, un tout petit pourpoint dans une large étoffe que les lois de la prescription livrent à leur merci. D'ailleurs, l'écrivain dépouillé a rarement à souffrir de ces sortes de larcins; bien au contraire. Si fameux et si populaire qu'il soit, cela le rajeunit et le popularise encore davantage; cela peut donner l'envie de le relire à ceux qui l'avaient déjà lu et l'envie de le connaître à ceux qui en avaient entendu parler, sans s'être jamais souciés d'en savoir plus long sur son compte. Supposons que tous ceux qui ont vu et qui verront jouer *Quentin Durward* connaissent le roman de Walter Scott, et nous serons dispensé d'en faire une analyse détaillée; nous n'aurons qu'à indiquer les principales scènes choisies par les librettistes comme étant les plus propres à servir l'inspiration du musicien.

Au premier acte, des bohémiens sont campés non loin du château de Plessis-les-Tours; Isabelle de Croï [Croye] et la comtesse Hameline, sa tante, se sont réfugiées dans une hôtellerie voisine; Quentin Durward arrive dans la même hôtellerie; Louis XI y vient aussi incognito, et le souverain et le jeune Écossais s'assoient à la même table. Le petit vin d'Auxerre rend, Quentin Durward très-expansif; chaque bouteille qui se vide amène une confidence nouvelle, et il a eu bientôt raconté à celui qu'il prend pour un simple bourgeois, et qu'il appelle familièrement maître Pierre, son aventure avec la princesse Isabelle; puis, comme les traits de la belle fugitive ont fait une certaine impression sur lui,, il n'a pas de peine à reconnaître sa protégée sous l'humble déguisement d'une servante. Jacqueline, la prétendue nièce de l'hôtelier Lan- // 571 // -dry [Landry]. Les archers de la garde écossaise, conduits par leur capitaine Leslie [Lesly] le Balafre, entrent en scène au son des musettes. Quentin se jette dans les bras de son oncle et le supplie de le recevoir dans sa compagnie. On boit le vin gaulois au souvenir de la patrie; les cloches sonnent à toute volée pour annoncer le prochain mariage de Jeanne de France, fille de Louis XI, avec le duc de Bourbon, et la toile tombe sur un finale qui unit le rythme des tambours de basque au carillon de la chapelle et les mâles accents des highlanders aux danses pittoresques des zingari. Je laisse au second plan les figures du compère Tristan, de Petit-André, de Trois-Échelles et de maître Pavillon, le syndic des cordiers de Liège, si épouvanté des grimaces que lui ont faites les vassaux du roi de France accrochés aux arbres de Plessis-les-Tours.

Il y a deux ou trois morceaux remarquables dans ce premier acte; la romance amoureuse chantée par Quentin:

Ma mémoire fidèle,  
Non jamais n'oubliera  
Ce doux regard, cette voix-là...;

la chanson à boire de Louis XI, et le chœur des archers écossais, écrit presque sans accompagnement. Ce chœur est d'un, excellent style, et nous aurons sans doute plus d'une occasion de l'entendre aux concours orphéoniques organisés chaque année par les soins intelligents de M. Delaporte.

Au deuxième acte, Quentin Durward et Isabelle se rencontrent dans les appartements du château; le comte Philippe de Crèvecœur [Crève-cœur], ambassadeur du duc de Bourgogne, vient ensuite, au nom de son maître, demander à Louis XI le châtiment de Guillaume de la Mark et la restitution des domaines de la princesse de Croï [Croye]; mais le roi, qui est bien aise de se donner le temps de la réflexion, renvoie au lendemain les affaires politiques et invite le comte de Crèvecœur [Crève-cœur] à se joindre au cortège qui va accompagner à l'autel Jeanne sa fille bien-aimée. Après la bénédiction nuptiale viennent les réjouissances, les danses et les chansons. Tout à coup au milieu de l'allégresse générale un bruit de fanfares retentit dans la coulisse, et l'envoyé de Charles le Téméraire se présente devant le roi, revêtu d'une armure étincelante et suivi de ses hommes d'armes. Il aime Isabelle et à reconnu dans Quentin Durward un rival dangereux. Louis XI, sommé de remettre la princesse aux mains de l'ambassadeur, déclare qu'Isabelle de Croï [Croye] est libre de répondre. Et Isabelle refuse de quitter la cour du roi de France poursuivre le comte Philippe. Dès lors la guerre est déclarée; Crèvecœur [Crève-cœur] jette son gant au plus hardi, et c'est Quentin qui le ramasse.

Dans ce second acte on a particulièrement applaudi le récit du comte de Crèvecœur [Crève-cœur], le *cantabile* du duo entre le comte et Isabelle, la romance de // 572 // Quentin et le finale qui a toutes les proportions, toute la pompe d'un finale de grand opéra.

C'est avec un certain étonnement que l'on retrouve au troisième acte les soldats bourguignons fraternisant avec les archers du roi de France. Le capitaine Leslie [Lesly] annonce à Crèvecœur [Crève-cœur] qu'Isabelle, la comtesse Hameline et Quentin se sont enfuis. Maître Pavillon ajoute qu'ils ont été enlevés par Guillaume de la Mark [la Marck]; Rizpah et le maugrabin démentent la version du cordier. Et bientôt après Isabelle et Quentin viennent s'offrir d'eux-mêmes à la vengeance de Philippe. Menaces et provocations. Le roi met les deux rivaux d'accord en leur disant que la main de la princesse de Croï [Croye] appartiendra à celui qui lui rapportera la tête du sanglier des Ardennes. Isabelle s'incline devant la volonté royale: un pressentiment lui dit que c'est son bien-aimé qui reviendra vainqueur. Tel est en effet le dénouement de la pièce. Mais on ne voit pas la tête barbue de Guillaume pendue à la ceinture du jeune archer.

L'*andante* mélancolique chanté par Crèvecœur [Crève-cœur]:

Triste flamme, éteins-toi,

est bien supérieur à l'*allegro*:

Versez le vin, par qui l'on oublie.

Le morceau tout entier a cependant produit beaucoup d'effet, et M. Faure se fait également applaudir comme baryton et comme ténor. Quand un chanteur a dans la voix des notes exceptionnelles, le musicien est tenu de les faire briller, et M. Gevaert n'est pas homme à reculer devant une telle nécessité.

Je dois citer encore au nombre des meilleures pages du troisième acte le charmant petit trio bouffe:

Il ment, il ment,

un duo très-mouvementé entre Crève-cœur [Crève-cœur] et Isabelle, et le trio final qui est assurément la perle de l'ouvrage. Quelques enthousiastes l'ont comparé au trio de *Guillaume Tell*; mais ceux-là sont allés trop loin.

*Quentin Durward* est l'œuvre d'un musicien de talent, de beaucoup de talent: là où l'inspiration fait défaut, la science apparaît toujours parée de ses fleurs les plus belles: de jolies marches d'harmonie, d'ingénieux dessins dans l'accompagnement, d'agréables accouplements de timbres dans l'orchestre. Il n'est pas un morceau d'ensemble dont on ne puisse louer l'excellente disposition de voix, pas un bout de phrase dans lequel il serait possible de signaler le plus petit péché véniel contre les règles de la composition. On sent toujours et partout le musicien nourri d'excellentes études, expert en l'art d'écrire et passé maître comme théoricien. Certes, ce sont là des qua- // 573 // -lités [qualités] solides, et que tous les confrères de M. Gevaert sont bien loin de posséder au même degré que lui. Et parmi tant de compositeurs de talent que la Belgique nous a déjà envoyés, et aussi parmi ceux qu'elle nous enverra encore, j'imagine, M. Gevaert est sur d'occuper l'une des premières places. Il est jeune, il a de l'avenir, et je le crois appelé à des succès bien plus retentissants peut-être que celui dont nous le félicitons aujourd'hui.

**REVUE FRANCAISE, avril 1858, pp. 570-573.**

Journal Title:	REVUE FRANCAISE
Journal Subtitle:	None
Day of Week:	
Calendar Date:	1 April 1858
Printed Date Correct:	Yes
Volume Number:	TOME XII
Year:	QUATRIÈME ANNÉE
Series:	None
Issue:	Janvier-Avril 1858
Livraison:	1 <sup>er</sup> Avril 1858
Pagination:	570-573
Title of Article:	Chronique Musicale
Subtitle of Article:	None
Signature:	LUCIEN ALDEY
Pseudonym:	
Author:	
Layout:	Internal text
Cross-reference:	None